



## Appendice.

### CALVAIRES ET CROIX DE MISSION.

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES AUX PASTEURS D'AMES.

**P**RÊTRES zélés, nous vous disions au cours de cet ouvrage : « Nombre de vos ouailles, en ces jours d'indifférence religieuse, n'entrent plus à l'église : les yeux de ces infortunés sont-ils condamnés à ne plus voir le Christ Sauveur ? Non, votre zèle industrieux élèvera, en plein air, un calvaire dont la vue, bon gré mal gré, rappellera à ces pauvres oublieux qu'un Dieu fait homme est mort, il y a dix-neuf siècles, pour leur salut, sur la croix. »

Voulez-vous me permettre de vous suggérer quelques pensées sur la possibilité, la facilité même de ces plantations de croix ? Pour cette solennité, vous pouvez choisir un anniversaire, la fête des morts, le Vendredi-Saint ; mais la clôture d'une mission, nous l'avons constaté dans la vie des Saints, semble être l'époque la plus favorable pour cette grande cérémonie.

Pour vaincre vos hésitations, si vous en aviez quelqu'une, laissez-moi répondre à deux objections.

La première est la question des frais : « Pour donner une mission, vous dira ce curé loyal, j'ai déjà dû me saigner aux quatre veines ; il faut de l'argent pour les honoraires du Missionnaire, de l'argent pour son entretien, de l'argent pour les lettres d'invitation, de l'argent pour les souvenirs, pour l'éclairage de l'église... et il faudra encore de l'argent pour notre calvaire ! »

— Monsieur le Curé, permettez-moi de croire que vos craintes sont pour le moins exagérées : dans une mission, règle générale, un curé peut élever un superbe calvaire avec peu ou point d'argent. Elle est si populaire, la dévotion au crucifix ! le peuple sera si heureux d'avoir contribué pour sa part à l'érection du Christ !

A la mission de Dijon, en 1824, une souscription, nous l'avons dit, fut ouverte pour subvenir aux frais de la plantation de croix ; en moins de six jours, treize mille francs étaient recueillis. En 1898, à la mission de Soissons, deux ou trois dames se font quêteuses pour la croix ; en quelques jours elles avaient recueilli la somme nécessaire pour payer le magnifique crucifix de Jean de Bologne.

Souvent même une souscription est inutile : à peine le christ arrivé, placez-le dans le chœur de l'église sur un lit de parade ; sa seule vue sera déjà une excellente prédication ; à ce profit spirituel s'en joindra tout naturellement un autre, les fidèles viendront pendant la journée baiser les pieds du Sauveur, et mettront dans le tronc un gros sou, une pièce blanche ; au bout de huit jours le pasteur ravi constatera que gros sous et pièces blanches vont lui payer son christ de Bouchardon.

Parfois, — nous l'avons vu récemment dans la Haute-Marne et les Ardennes, —

c'est un notable de l'endroit qui prend pour lui la grosse part et se fait un honneur de payer le christ. Le christ payé, le reste n'est plus qu'un jeu. Le peuple volontiers donne en nature, et l'ouvrier ne refuse guère un coup de main. Tel charpentier chrétien se fera un plaisir d'offrir le chêne qui portera le Sauveur ; ainsi advint-il tout dernièrement dans une mission de l'Aisne. — Mais il faut charrier ce chêne. — N'ayez cure ; les véhicules ne vous manqueront pas ; souvenez-vous des jeunes gens de Rauchepaule dans les montagnes du Vivarais : « C'est à nous de porter notre arbre ! »

A défaut de bras ou d'épaules, un camion vous sera gracieusement offert ; ainsi fut-il fait dernièrement dans une mission donnée en un pays perdu ; le pauvre charretier s'est-il confessé ? j'en doute ; mais son cheval a traîné le christ ; cette pensée le réhabilita à ses propres yeux, et cet acte, je l'espère, lui vaudra une grâce de conversion.

Vous avez donc sur place votre christ, votre chêne ; mais il faut équarrir, travailler votre chêne, il faut y adapter l'effigie. Même dans les plus mauvaises contrées, les bonnes volontés ne vous manqueront pas. Un Père missionnaire prêchait dans l'Yonne, à Courson-les-Carières. Courson-les-Carières, pays sans Dieu ; une femme allait à la Messe le dimanche, et pas un homme. Tenter de ramener en quelques jours aux Sacrements une population si oublieuse de ses devoirs, c'était bien risquer. Le Père voulut au moins remettre la religion en honneur par une plantation de croix. Un grand chêne est trouvé, il faut le façonner ; les jeunes charpentiers de l'endroit, esprits forts, se refusent à cette besogne. Mais le Missionnaire aborde un groupe d'hommes de la génération précédente : « Mes braves, les jeunes refusent de faire la croix, n'y aura-t-il pas parmi vous un charpentier, homme de courage ? » Un vieillard s'avance : « Ah ! c'est comme ça, dit-il, moi qui leur ai appris à tous leur métier ! je vais leur montrer qu'ils n'ont pas de cœur ! je reprends ma hache et ma biseau et je vous la ferai, la croix. » Il la fit en effet malgré le poids de ses soixante-quinze ans.

Si l'on trouve pareil dévouement à Courson-les-Carières, où n'en trouvera-t-on pas ?

Il y a quelques semaines, dans une mission des Ardennes, on eut besoin d'une pierre dure pour couronner le piédestal de la croix, et d'une plaque de granit pour graver l'inscription ; un jeune marbrier se fit un bonheur d'offrir le chapiteau en pierre de Givet et lui-même sur le granit il voulut graver ces mots : « Souvenir de Mission — 1900. »

Vous avez tous les éléments d'un calvaire. — Il faut les unir ; il faut hisser le christ sur la croix. Le matériel nécessaire et les collaborateurs bénévoles ne vous manqueront pas.

Dans une petite ville du centre, un maître charpentier, excellent homme, mais sans pratique religieuse, offrit pour l'érection du christ, et sa chèvre, et ses ouvriers. Grâce à lui, devant la foule émue, l'image du Sauveur s'éleva, en silence, sur l'arbre de la croix, avec tant de dignité, tant de majesté, tant de naturel et de vérité, qu'un notable, venu des environs, tout saisi, se convertit le jour même ; tant cette cérémonie lui avait retracé au vif la scène douloureuse de notre Rédemption ! — Quant au maître charpentier, il ne voulut pas accepter de rémunération pour sa peine, mais il reçut mieux qu'un salaire ; touché par la grâce, le soir même il se confessait et, le lendemain, il s'approchait de la sainte Table.

Voilà, Monsieur le Curé, comment avec peu ou point d'argent, on peut, à la clôture d'une mission, ériger un beau calvaire.

J'ai répondu à une première objection, je vais répondre à une seconde : « L'autorité, me dites-vous, en ces jours où l'impiété triomphe, l'autorité municipale s'opposera à cette plantation de croix, hors de l'église. »

— Monsieur le Curé, en êtes-vous bien sûr ? Je vous montrerai tout à l'heure qu'il est d'heureuses exceptions à la règle générale que vous semblez poser. Mais quand, en principe, l'autorité municipale serait opposée à cette plantation de croix, en fait, que peut-elle pour l'empêcher ? — Vous refuser un terrain dans la rue, sur la place publique ? — Eh bien, plantez la croix à côté, *sur terrain privé*. Apparaissant ainsi en fond de tableau, à l'extrémité d'une place, votre calvaire n'en sera que plus visible et plus beau.

Ainsi se dressa le christ de mission, à Courson-les-Carières. Une fermière charitable dit au Père : « Si vous élevez une croix, je vous offre le terrain. » C'est sur ce *terrain privé* que le calvaire fut providentiellement érigé, sans qu'aucune autorité de Courson ou de Navarre y pût contredire.

A Carcassonne, en mars 1880, la croix de mission, nous l'avons dit, fut déboulonnée par ordre du conseil municipal. Voilà des édiles qui, pour sûr, n'autoriseront jamais à relever le lendemain ce qu'ils ont démoli la veille ; mais qu'est-il besoin de leur autorisation ? A l'exemple des femmes de l'Évangile, une dame pieuse veut réparer l'outrage dont le Sauveur a été l'objet. Par ses soins, dans son jardin, — *terrain privé*, — un Christ s'élève. Le Mercredi-Saint, Monseigneur l'Évêque, accompagné de ses vicaires généraux, va bénir cette croix ; le lendemain, Jeudi-Saint, ce fut de toutes les extrémités de la ville une procession ininterrompue vers le nouveau calvaire : le piédestal fut couvert de fleurs et de couronnes, sans que les agents du Conseil iconoclaste pussent, en aucune manière, interdire ces respectueux hommages. Comme dans l'œuvre de la Rédemption, la réparation fut ici plus abondante que n'avait été l'offense.

La Fère eut une mission au cours de l'hiver 1899 : toute maçonnerie était impossible par ce temps glacial ; il fallait donc surseoir à une plantation de croix en plein air ; la bénédiction et l'érection eurent lieu dans l'église. Mais voyez les grâces toutes spéciales attachées au culte de la croix. Huit hommes courageux portaient le Christ sur leurs épaules ; ils se dirent qu'unis ainsi une première fois par ce Christ qu'ils venaient de porter publiquement, ils ne devaient plus désormais cesser d'être unis. Le jour même ces huit braves se donnaient rendez-vous chez leur curé et fondaient une conférence de Saint-Vincent de Paul. — Ils sont aujourd'hui vingt-six membres, très assidus aux réunions. Ce sera là, dans ce pays, née à l'ombre de la croix, la phalange des soldats du Christ, opposée à la bande des Frères et Amis, seuls maîtres jusque-là.

Suzémond n'est qu'un petit hameau de la Haute-Marne : un propriétaire chrétien y offre un coin de son champ au bord de la route : toute enguirlandée de fleurs par les jeunes paysannes, une croix y est solennellement bénite, le dimanche 5 novembre 1899. Nul n'y touchera : le calvaire s'élève sur *terrain privé*.

A Soissons, ce fut la cour d'entrée du Cercle catholique qui fut choisie pour donner asile au souvenir monumental de la mission de 1890. Derrière une grille légère, le Christ de Jean de Bologne, sur sa croix de huit mètres de haut, domine le grand boulevard Jeanne d'Arc et étend sur toute la cité ses deux bras protecteurs. (*Grav. p. 362.*)

Mohon est un pays de 500 âmes, situé à deux kilomètres de Charleville : la population est exclusivement ouvrière, employée mi-partie aux forges, mi-partie aux ateliers du chemin de fer. Les socialistes ont nommé un Conseil reflétant leurs idées avancées ; mais le curé ne se laisse point intimider ; c'est un vaillant. La cour de son école est contiguë à la Grande Place ; par ses ordres, un pan de mur est abattu, un piédestal est construit. C'est là, que, le 23 février 1900, s'élève, aux acclamations de la foule, le Christ de Bouchardon.

J'accumule les faits, Monsieur le Curé, pour mieux vous prouver combien, dans des milieux même socialistes, est aisée l'érection publique d'un calvaire.